

MARTOR



Title: "C'est le droit de mes enfants d'avoir un père citoyen roumain"

Author: Isam Mahgoub

How to cite this article: Mahgoub, Isam. 2003-2004. "C'est le droit de mes enfants d'avoir un père citoyen roumain." *Martor* 8-9: 157-165.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-8-9-2003-2004/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

C'est le droit de mes enfants d'avoir un père citoyen roumain

Isam Mahgoub
Soudan

Je suis né en 1954 à Khartoum au Soudan. Mon père a été fonctionnaire public, il est devenu directeur général au Ministère des Transports et Télécommunications; ma mère n'eut guère d'emploi. Nous sommes six enfants, quatre garçons et deux filles. Une fille est l'aînée, et puis s'ensuivent les garçons - dont moi, je suis le troisième - et une fille est la benjamine de la famille. Malgré le fait que ma mère n'a pas suivi les cours d'une école et elle ne sait ni lire, ni écrire, nous tous, les frères, nous avons fait des études et nous avons des diplômes universitaires. Certains d'entre nous ont continué par des études post-universitaires. C'est maman, qui s'est occupée de nous, de nos études et de nos performances scolaires - toujours notre mère, pas le père. Important à signaler, c'est que maman s'est occupée de nous surveillant nos études, hormis les charges de la maison qui lui revenaient, à elle toujours.

J'ai terminé le lycée à Khartoum, en 1974, et toujours là j'ai commencé la Faculté de Commerce, mais j'ai désiré partir en Europe, continuer mes études supérieures à l'étranger. A l'époque, ma génération avait le choix entre l'Égypte et l'Angleterre pour y faire des études. Moi, j'avais beaucoup lu sur l'Europe de l'Est, sur la Russie, la Tchécoslovaquie, la Roumanie et la Hongrie et j'ai eu la chance d'obtenir une

bourse d'études en Roumanie. Une bourse offerte par l'Etat roumain en 1975. C'était l'époque, où l'UNESCO aidait la Roumanie dans la sphère de l'enseignement; ce fut le moment quand il a aidé à faire bâtir le nouveau siège de l'Institut Polytechnique de Bucarest. Et ce que moi, je savais c'était que la Roumanie devait offrir - en échange de l'aide reçue - des bourses aux pays en train de développement ou à ceux du tiers monde. Et le Soudan fut le bénéficiaire d'une trentaine de bourses annuelles pour des domaines variés: médecine, polytechnique, études économiques(A.S.E.). Moi, je suis venu suivre les cours de l'Ecole Polytechnique en 1975 avec une bourse d'études. Mon année préparatoire je l'ai suivie à Timisoara, où j'ai appris le roumain. Ce fut une belle année, durant laquelle j'ai connu le Banat. Je garde de très beaux souvenirs de Timisoara. En fait, ce fut mon premier contact avec la Roumanie. Je suis arrivé en Roumanie le 5 novembre 1975. Je suis resté à Bucarest presque 10 jours au foyer de transit, jusqu'à ce que les formalités pour ma bourse furent prêtes. Les polytechniciens étaient, alors, repartis entre Timisoara et Iasi. Je le fus à Timisoara.

A l'époque c'était difficile pour nous, les étrangers, d'avoir des contacts avec les Roumains. Nous étions logés de manière à ne pas

avoir beaucoup de contacts avec les Roumains. Mais moi, je m'en suis tiré et j'ai commencé à avoir des relations avec les étudiants roumains. Je n'ai pas raté la moindre chance de connaître les Roumains de mon milieu. J'ai appris assez vite le roumain. Je l'ai appris avec un professeur très, très bon, une dame professeur. Aujourd'hui même, je continue à l'estimer. C'était aussi le premier Roumain, que j'ai bien connu. Je crois avoir appris le roumain plus vite, puisqu'elle nous l'enseignait sans l'aide d'une autre langue, elle nous enseignait la langue roumaine directement en roumain. Je crois qu'ici réside la raison pour laquelle j'ai réussi à apprendre plus facilement et plus rapidement la langue roumaine. Toujours à Timisoara, j'ai vu la première neige de ma vie. Ce fut très intéressant. L'hiver fut supportable, puisque nous avions de bonnes conditions au foyer, assez de chaleur. La bourse reçue au début, comprenait aussi une somme destinée aux vêtements d'hiver. Je me rappelle parfaitement bien, que madame le professeur a insisté, qu'on n'y touche pas, nous seuls à cette bourse, mais qu'on aille dans sa compagnie au magasin Bega, le groupe tout entier, et ce fut elle qui nous a aidé à acheter des vêtements d'hiver. Peut-être, de son expérience, elle a voulu s'assurer que nous ne gaspillions pas toute la bourse et ne jetions pas l'argent par la fenêtre, risquant de rester sans vêtements pour la saison froide. Elle a été un très bon professeur, très intelligente. Elle ne savait que le français, et nous, nous ne parlions que l'anglais, et alors, nous avons appris nécessairement beaucoup plus facilement le roumain, car nous l'avons appris directement en roumain. C'est ce que je crois, moi.

Puis, je suis venu à Bucarest suivre les cours de l'Institut Polytechnique, mais cela ne m'a guère plu. Moi, je voulais étudier une chose intéressante pour moi, suivre des cours qui m'impliquèrent. J'ai voulu me transférer à l'Académie des Etudes Economiques, mais c'était bien difficile d'obtenir l'accord du Ministère de l'Instruction publique. Finalement j'ai réussi à obtenir ce

transfert, et j'habitais, payant le loyer, Rue Nikos Beloianis, tout près de l'Académie des Etudes Economiques (l'A.S.E.). En 1982 j'ai terminé l'A.S.E. J'ai beaucoup aimé ma faculté. Je pense que la plus belle et en même temps la meilleure époque de ma vie, fut celle des années d'études à A.S.E. J'ai eu de très bons professeurs, qui nous aidèrent beaucoup; j'ai eu de bons collègues, j'ai eu la possibilité de connaître la Roumanie. Durant cette époque-là, je me suis fait les meilleurs amis jusqu'à présent et tous, nous avons gardé notre amitié. J'ai vécu parmi les Roumains et j'ai remarqué tous les ennuis et les difficultés de la vie quotidienne de cette époque-là. J'ai eu de bons rapports avec mes collègues de faculté. Il y a en a eu, qui eurent le courage de m'inviter chez eux, ce qu'en principe était défendu. Je comprenais la situation donnée et je tenais à mener leur train de vie. Je partais en leur compagnie en province aussi, à Sibiu, à Ploiesti, dans les environs de Bucarest. Au fur et à mesure je commençais à voir et à connaître la Roumanie. Et il faut absolument ajouter une chose: aucun ami de cette époque-là ne m'a jamais déçu. Nous étions un groupe très homogène et nous partagions le meilleur et le pire. J'ai eu une très belle vie d'étudiant et de plus, de très bons copains. A cette époque-là, mon père m'a rendu, pour une fois, visite. Je me rappelle l'avoir installé à l'hôtel Athénée-Palace, mais il y est resté deux jours seulement, et puis, il m'a dit, qu'il aimerait, si possible, vivre chez moi, au foyer. Je pense, qu'il voulait voir quel train de vie je menais au foyer. Il y est resté une semaine, c'était en hiver, en décembre. Papa savait ce que l'hiver voulait dire, lui, il avait voyagé au Danemark et en Angleterre. Nos rapports avec les Roumains, il les a beaucoup appréciés. Je me rappelle aussi, que lorsque nous quittions le foyer, la concierge lui arrangea le cache-nez et le collet, pour qu'il n'eût pas froid. Il a beaucoup aimé ce lien humain, établi entre nous, les étrangers, et notre entourage roumain.

Durant ma faculté j'ai été une seule fois au Soudan, pour un mois, après ma troisième

année d'études. Ce fut dur pendant la première année, puis, je me suis habitué, je me suis fait à la vie en Roumanie et j'ai pu mieux supporter l'éloignement de chez moi, de ma famille. Chaque année pendant les vacances je rencontrais mes parents à l'étranger, en Egypte ou en Angleterre.

La faculté ne me parut pas difficile. La première année fut la plus dure. J'ai des beaux souvenirs de mes années d'études. 10 ans après avoir terminé la faculté j'ai rencontré mes collègues; de même après 15 ans. Il y avait plein d'étudiants étrangers à A.S.E.; des étudiants soudanais il n'y en avait plus dans mon année, il y en avait des mes cadets ou d'aînés. Mais moi, j'avais plutôt des liens avec mes collègues roumains, malgré le fait qu'à l'A.S.E., il y avait, je crois, environ une vingtaine d'étudiants soudanais (durant les années 1976-1982). Pendant la faculté j'ai commencé à voyager à travers la Roumanie, la connaître. J'avais une bagnole et j'ai visité Iași, Cluj, Brașov; je ne crois pas qu'il y ait de ville importante, où je n'allasse.

J'avais des connaissances sur la Roumanie et sur l'Europe de l'Est depuis mon gymnase. Nous apprenions là-bas, dans nos leçons de géographie et d'histoire, des choses sur tous les pays de l'Europe de l'Est ; c'était dans notre programme scolaire. C'est pour quoi nous savions beaucoup sur la géographie et l'histoire de la Roumanie.

Chaque région de la Roumanie avait pour moi un brin de particulier, le Banat, la Transylvanie et la Moldavie... car, de plus, j'avais voyagé partout et même dans des saisons différentes, et je les avais, ces régions, mieux senties et découvertes ainsi. J'ai pu voir chaque lieu distinctement et comprendre comment on y vivait pendant des différentes saisons. Je partais au début avec des amis roumains de ces régions. Plus tard, quand je fus en troisième année, je partais tout seul et, ce que me faisais plaisir, c'était que les gens étaient très accueillants. Je m'arrêtais dans tous les villages et, après un brin de causette, je convenais avec les gens de me permettre d'y rester quelque temps, ils me lo-

geaient, nous mangions ensemble, nous bavardions, nous disions des histoires. C'est ce que j'ai beaucoup aimé. Je partais souvent dans les environs de Bucarest, jusqu'à Buzau, à Urziceni, je m'arrêtais dans chaque village. Je crois ne pas avoir franchi le seuil d'aucun hôtel de la Roumanie. J'aimais m'arrêter dans des villages et passer la nuit chez les gens, connaître leur vie. Même à la montagne je ne séjournais pas à l'hôtel, je franchissais toujours le seuil des gens de là-bas. C'est juste comme ça, que j'ai pu mieux connaître les Roumains. J'ai voulu apprendre quel train de vie ils menaient chez eux.

Quant à mes parents, il ne leur parut pas bizarre, que je voulais étudier à l'étranger. Ils s'y étaient habitués. Car mes frères à moi, ils avaient aussi étudié à l'étranger. Ils avaient étudié en Egypte, c'était près du Soudan, mais, quand même, mes parents ne trouvèrent pas étrange mon départ. Surtout durant ma première année ici, je leur ai envoyé des lettres et des photos, en leur racontant comment je vivais. Ils ont pu se rendre compte que je vivais dans un bon milieu, que j'étais content, et alors, ils se sont calmés. Cela surtout après le voyage de mon père ici, en Roumanie, en 1978, après son séjour d'une semaine chez moi et après avoir fait la connaissance des lieux, après les visites chez mes amis et tous les nouveaux contacts. Après tout cela, ils se rassurèrent.

En 1982, ma faculté finie, je suis rentré au Soudan. Là-bas, j'ai travaillé dans le domaine pour lequel je m'étais préparé en Roumanie, mais surtout, j'ai continué à écrire. Mon violon d'Ingres, depuis mes années de lycée, était celui d'écrire, et j'avais déjà publié dans la presse soudanaise. Puis, durant mes années d'études, j'ai écrit pour des journaux indépendants soudanais, qui paraissaient en Angleterre. Au Soudan à cette époque-là, la presse était celle d'un régime totalitaire, ce fut la raison pour laquelle, je publiais dans d'autres pays. Dès 1969 à 1985 au Soudan il y a eu le régime totalitaire, et la presse était sous le contrôle du gouvernement. Puis, en 1985 ce fut la révolution et une

vie démocratique y commença. Je me suis alors orienté vers la presse de là-bas et j'y suis devenu journaliste. Après 1985 j'ai travaillé seulement en tant que journaliste, surtout dans la sphère politique et aussi dans celle économique. Mais au mois de juin 1989 un nouveau coup d'État a transformé le Soudan en dictature. Ce fut un coup d'État des extrémistes fondamentalistes – «les frères musulmans» – qui ont accaparé le pouvoir et ont interdit tous les journaux indépendants. Alors, j'ai laissé mon crayon à bille et j'ai refusé d'écrire pour la presse du gouvernement, pour la presse d'un régime dictatorial. Qu'ai-je fait alors? J'ai eu la chance d'obtenir une nouvelle bourse d'études et de revenir en Roumanie pour préparer mon doctorat. Une bourse offerte en septembre 1989 toujours par l'État roumain. En 1989, avant le coup d'État, notre journal s'appêtait à fêter le centenaire de la mort du poète roumain Mihai Eminescu. La Roumanie faisait des préparatifs pour le centenaire de Eminescu et, avec l'Ambassade roumaine au Soudan, j'ai travaillé pour cet événement culturel. J'ai publié les premiers articles sur la poésie de Mihai Eminescu, j'en ai traduit quelques poèmes en arabe et je les ai publiés au Soudan. Nous avons donné à l'association des journalistes de Soudan une soirée culturelle en honneur de Mihai Eminescu. Puis, ce fut le coup d'État, et l'ambassadeur de la Roumanie m'a demandé ce que j'envisageais faire. Je lui ai dit que je n'avais plus d'emploi et qu'en fin de compte il y avait des années depuis quand je n'avais pas eu des vacances, depuis quand je m'y étais figé. Je pensais travailler ailleurs. Alors, il m'a dit de lui apporter mes documents, peut-être réussirait-il d'obtenir une bourse pour moi, pour mon doctorat en Roumanie. Je ne croyais pas que ce fût possible. Mais, il m'a contacté après un mois, et il m'a dit de partir en grande vitesse, car il avait réussi à obtenir l'approbation pour ma bourse. Ce fut une sacrée chance !

Et c'est ainsi que le 14 septembre je suis venu pour la seconde fois en Roumanie. Quand

je suis arrivé en Roumanie, j'ai vu que beaucoup de choses avaient mal tourné. Je rencontrais mes amis, on parlait et je me rendais compte que la situation avait changé et qu'en fait, le temps du régime totalitaire en Roumanie s'était écoulé. Je me rendais compte, que la vie s'était tout à fait dégradée. La ville était sombre, les gens étaient effrayés, il n'y avait pas des sources d'information, la télé n'y fonctionnait que deux heures par jour. Je remarquais que les choses devaient y changer, car on n'y tenait plus.

Le changement de '89 fut pour moi une chose attendue. J'étais convaincu que les Roumains étaient capables de mener au bout ce changement. J'ai effectivement vécu en Roumanie après 1989 et je fus témoin au remuement tant politique qu'économique. J'étais venu en 1989 pour mon doctorat, mais je ne savais pas comment j'allais me débrouiller, coté financier. Alors, j'ai ajourné le doctorat d'une année et je suis parti en Suisse, où habitait ma sœur. J'y suis parti pour assurer ce coté financier pour l'époque du doctorat. Mon beau-frère travaillait là-bas et moi, j'y suis allé pour mettre au point des problèmes personnels. J'ai arrangé avec mon frère, qui travaillait alors en Koweït, qu'il fût mon support financier jusqu'à la fin de mon doctorat. Au commencement il m'a aidé, mais l'Iraq envahit le Koweït, et mon frère a dû s'en aller. En 1990 s'est déclenchée la guerre du Golfe. Quand même ce fut ce frère, qui avec l'aîné et ma sœur m'aidèrent et j'ai pu continuer mon doctorat.

J'ai eu un très bon professeur sous la direction scientifique duquel j'ai préparé mon doctorat - le professeur Florescu. Que Dieu le garde en paix, car il est mort, il y a quelques mois seulement. Il était un professeur très exigeant. Ma thèse fut au sujet des «Perspectives et des priorités des informations de la presse écrite dans la sphère du marketing». Je me rappelle qu'à l'époque, on parlait pour la première fois, à la Chaire de marketing de Bucarest, du marketing politique avec Monsieur le professeur Florescu. C'était difficile à aborder ce problème: rendre

vendable un produit politique, un président, par exemple. C'était un thème difficile à aborder.

A cette époque-là je repris mes contacts avec mes vieux copains. C'était un moment dur à traverser, mais pour moi, en tant que journaliste, le plus intéressant. J'ai beaucoup écrit alors, j'ai beaucoup publié dans «Curentul», dans «Cotidianul», dans «Meridian», j'ai

publié en Angleterre aussi des nouvelles de la Roumanie. A l'époque je publiais dans le journal soudanais, qui paraissait, à partir de 1997, au Caire. J'étais le correspondant des journaux soudanais paraissant en Angleterre et en Egypte. Durant toute l'époque de mon doctorat j'ai publié une foule d'articles en Roumanie, en Angleterre et en Egypte - des articles économiques, sociaux, politiques. Mes articles, je les traduisais tous pour mon professeur. Ce fut une époque très intéressante pour moi. J'ai travaillé à ma thèse avec plaisir.

Dès mes années d'études, avant 1982 j'ai eu une liaison avec une jeune femme, une Roumaine. En 1989 je l'ai cherchée de nouveau et j'ai appris, qu'elle ne s'était pas mariée. Pendant les deux premières années après mon départ de Roumanie, nous avons échangé des lettres. Quand je suis revenu, nous reprîmes cette liaison et en 1994 nous nous sommes mariés. A la fin de '94 nous eûmes le premier enfant, un garçon qui s'appelle Adil, puis en 1996 naquit un second garçon; lui, il s'appelle Yusri.

Après avoir terminé mon doctorat, je suis resté le correspondant à Bucarest du journal soudanais de Caire, mais je publiais aussi dans



d'autres journaux d'Egypte et d'Angleterre. Puis, je me suis fait embaucher par l'Ambassade

libyenne, où je faisais la revue de presse.

En 1999 au Soudan fut une ouverture vers le pluralisme politique. Paradoxalement, à partir de 1989, au moment où tous les pays se dirigeaient vers la démocratie, chez nous, au Soudan, on a serré le vis. Nous voilà dans un régime totali-

taire! Mais il était bien clair, que cette dictature ne pouvait pas tenir. A l'époque des années 1998-1999 ce même gouvernement a réalisé, qu'il était impossible de continuer de la même manière, et ce fut juste lui, qui initia une réforme politique. A moi, en 1989, il ne m'est rien arrivé, sauf qu'ils ont «brisé mon crayon»; donc, au moment de cette ouverture vers un système pluraliste, en '99 je suis rentré au Soudan. J'y suis rentré, accompagné de ma femme Mariana et de mes deux garçons. On y avait permis l'apparition des journaux indépendants, et j'ai travaillé à un de ces journaux jusqu'en avril 2002. J'ai été rédacteur en chef d'un journal de l'opposition, qui s'appelait «L'autre opinion».

En 2002, en avril, nous sommes revenus en Roumanie, en raison de plusieurs problèmes de famille. Ma belle-mère était malade, et nous ne pouvions pas la laisser toute seule, nous devions être près d'elle. De plus, ma femme n'avait pas pu s'adapter au Soudan. Les enfants s'étaient très bien adaptés, eux, ils étaient tout petits, mais ma femme n'avait pas pu s'y accommoder. Cela aussi a été une des raisons de notre retour.

De retour en Roumanie, je me suis fait embaucher par l'Ambassade de l'Arabie Saoudite,

cette-fois. C'est moi seul qui travaille, ma femme reste à la maison.

Moi, je n'ai pas eu du mal à m'adapter en Roumanie. Dès ma première arrivée, je fus décidé à m'accommoder à ce qu'on mangeait en Roumanie, de vivre comme les Roumains, et de me sentir bien dans la société qui m'adoptait à son tour. Je crois m'y avoir rapidement intégré, et en général, j'aimais tout ce qu'il y avait ici. Je n'ai pas brisé d'avec le train de vie de Soudan. Chez nous, on mange tant des plats roumains, que soudanais - très appréciés par ma femme et nos amis. Chez nous il y a deux «reprises» de fêtes: les roumaines et les soudanaises. Nous les fêtons toutes les deux, nous les combinons, et c'est très bien ainsi. C'est très agréable.

Attentif à tous les changements de la vie en Roumanie, je suis convaincu, que tout tourne vers le mieux. La Roumanie ne peut pas demeurer à l'écart des changements produits autour d'elle. De plus, j'en suis sûr, les Roumains sont capables de trouver des solutions à tous les ennuis qu'ils ont à affronter sur cette route nouvelle, où ils se sont engagés. Assurément, ce fut une époque très rude, un moment de rupture, laquelle est très difficile dans n'importe quelle société. Mais, je crois qu'il y a beaucoup de problèmes essentiels, qui ont trouvé leur solution, comme par exemple, celui de l'alternance au pouvoir - que nous sommes en train de voir à nouveau, je crois. Un parcours tout à fait naturel. Assurément, ce serait idéal que la Roumanie, dans cette nouvelle évolution, elle n'ajourne les réformes, qu'elle ne gâche pas le train vers l'OTAN et l'Union Européenne. Et même avec un petit retard, ce serait toujours mieux. Il est impossible que la Roumanie reste hors de l'OTAN et de l'Union Européenne. C'est tout à fait naturel qu'elle y accède, car sa place y est.

Mes frères, presque tous, ils sont rentrés au Soudan. Sauf ceux qui sont restés en Arabie Saoudite, et moi, en Roumanie. Mais nous gardons toujours le contact. Au Soudan, les choses avancent dans la bonne direction, d'ailleurs, la route vers la démocratie est une route à sens

unique. Bientôt, n'importe où, on ne pourra plus vivre en dehors de la démocratie. Pour le Soudan les variantes sont bien nettes, surtout maintenant, quand la guerre civile approche de sa fin. On va signer un accord de paix concernant tous les problèmes du Soudan.

Je traverse maintenant une époque, où je n'écris plus. Je travaille à l'Ambassade de l'Arabie Saoudite.

Ce que je crois sur l'avenir ? Lors de mon départ du Soudan en 2002, moi, j'y vivais tranquillement. Je pratiquais mon métier avec plaisir et je touchais un bon revenu. Mais, j'ai dû sacrifier cette belle situation à cause de ma femme, pour laquelle, de toute évidence, c'est mieux en Roumanie. Quant aux enfants, quant à leur avenir, en Roumanie c'est sûrement mieux. J'ai fait le choix pour eux, les trois, et de plus, moi aussi, j'aime beaucoup la Roumanie, surtout avec un emploi, où je travaille avec plaisir. J'aime ce que je fais maintenant, j'ai trouvé un emploi. Ça c'est très important! Je trouve ma situation ici, en Roumanie, convenable de tous les points de vue. Ma jeunesse, je l'ai vécue en Roumanie, je me suis formé en Roumanie - j'y ai fait ma faculté, j'y ai passé ma thèse. En Roumanie je me suis approprié une foule de choses utiles à un journaliste, surtout j'ai commencé à comprendre la vie. Je suis tombé amoureux et je m'y suis marié; mes garçons naquirent ici. C'est normal d'être attaché à la Roumanie. Je n'en ai pas la citoyenneté, on a rejeté deux fois de suite ma sollicitation, malgré le fait que je vis ici, depuis tant d'années. Je ne veux pas la citoyenneté roumaine en tant que rampe vers l'Europe. Si je parviens à obtenir un mois de congé, je ne partirai pas en Europe Occidentale, mais au Soudan. Je veux la citoyenneté roumaine parce que je vis ici, et c'est le droit de mes enfants d'avoir un père citoyen roumain. Mes sentiments envers la Roumanie, ce n'est pas un document qui les certifie. Je suis persuadé que je suis Roumain, même plus que beaucoup de gens nés en Roumanie et qui sont des Roumains cent pour cent. Le moment venu, même ce problème va être résolu. Auparavant,

j'étais attristé de ne pas avoir obtenu mon droit. Je suis sûr maintenant, qu'un certain délai passé, j'obtiendrai la citoyenneté. A moi, il me semblerait naturel, de ne compter pas seulement le nombre des années passées ici, mais remarquer aussi le fait, que je m'y suis intégré dans la société. Moi, j'ai vécu et j'ai travaillé en Roumanie, j'ai investi mes sentiments en Roumanie, et, par conséquent, je me considère Roumain.

Chez nous, on parle le roumain. Mes enfants apprennent dans une école roumaine, je ne les ai pas inscrits à une école étrangère, puisqu'ils vivent et vont vivre en Roumanie, ils doivent apprendre à une école roumaine, laquelle est une des meilleures. C'est ma faute, je la reconnais, de ne pas leur avoir enseigné l'arabe. Durant le temps écoulé au Soudan ils avaient commencé à le parler, mais après notre retour, j'ai fait la faute de ne pas continuer. Peut être, si ma femme avait appris l'arabe, j'aurais continué à le leur enseigner. Ce fut ma faute à moi. Mes parents ont la nostalgie de leurs petits-fils de Roumanie, surtout après avoir passé un certain temps avec eux, au Soudan. Quand même, ils ont beaucoup de petits-fils, ils en ont 17 de leurs six enfants.

A partir de 1995 j'ai écrit des articles concernant les contacts de la Roumanie avec le tiers monde, surtout les pays africains et les pays arabes. J'ai écrit sur la culture roumaine, sur le fait que la Roumanie est un pays européen, sur la manière dont, nous, les Africains ou les Arabes, nous la regardons en tant que vrai pays européen. La Roumanie est un pays européen avant d'être intégré par une décision écrite dans l'Union Européenne, pas seulement en raison de sa place géographique, mais aussi grâce à son histoire et à sa culture. J'ai écrit à propos de la façon dont la Roumanie a perdu sa position dans le monde. La Roumanie s'est retirée de certains marchés du monde après '90, laissant libre place aux pays apparus bien plus tard sur la carte; des pays apparus après '90, et qui ont pris la place de la Roumanie dans beaucoup des Etats africains et arabes; il s'agit des contacts économiques perdus. La grande erreur fut que les gouvernants se

sont orientés uniquement vers les pays développés de l'Ouest, comme si en préservant les relations économiques avec le tiers monde, ils avaient gardé le culte de Ceausescu. Ils ont cru, que la société empoisonnée par cette maladie de Ceausescu va guérir en cessant les relations économiques avec ces pays. Nous devons nous débarrasser sans façons de l'époque Ceausescu. Les contacts de la Roumanie avec les pays moins développés étaient très bons et c'est dommage, qu'eux, ils se sont tellement restreints, surtout quand le système de la concurrence fonctionne parfaitement bien. Tout ce qu'a été fait pendant cette époque-là, ça n'était pas fait par Ceausescu tout seul; un peuple tout entier avait investi dans ces relations. Comment te retirer pur et simple et laisser un autre prendre ta place? Evidemment il est bon de faire un calcul pragmatique aussi, de faire le bilan de ce qu'on a perdu et de ce qu'on a gagné, mais il ne faut pas renoncer si facilement à une position gagnée à travers le temps. Voir ce qu'on peut gagner et faire un devis. Par exemple, la Roumanie est le premier pays qui a fait des investissements au Soudan, et maintenant la Roumanie n'y existe plus. Il n'y a plus d'entreprise roumaine qui gagne aujourd'hui dans le pétrole au Soudan. Il y a d'autres pays qui y sont venus. Grande bêtise! C'est un faux mouvement! Les gens ont cru que s'ils rendaient visite dans un pays de l'Afrique, s'ils continuaient les relations économiques, on les considérerait des continuateurs de Ceausescu. Le changement veut dire un effort vers le mieux, mais pas tout abandonner, tout ce qu'on a gagné difficilement à travers le temps. Construire une relation économique, c'est facile; la garder c'est bien dur, surtout dans un monde dominé par la compétition.

Quant à moi, je sais bien que je ne peux pas briser mes liens avec la Roumanie, mais, quand même, je considère les relations économiques de la Roumanie avec un plus de pragmatisme, d'une manière moins passionnelle que ceux qui y sont directement impliqués. Je suis certain que j'ai fait de même en écrivant sur la situation de

Soudan. On m'a critiqué là-bas pour ce type de perception. Je leur ai répliqué que j'essayais de ne pas réagir d'une façon nationaliste, que j'ai vécu en Europe, que j'ai vu quelle y était l'ouverture vers le monde, et j'ai vu comment pouvait-on regarder un projet, du point de vue scientifique et pratique.

Je suis convaincu que les choses vont se poser au monde. Il y a des problèmes ardents, qui ont absolument besoin d'une résolution – l'injustice par exemple. Il n'est plus possible, qu'on aille quelque part, qu'on investit et qu'on soit le seul à gagner; il faut que les gens de là-bas, eux aussi, ils aient leur gain. C'est ce que va faire la globalisation. Là, où on fait un investissement, on doit développer la région proprement-dite de tous les points de vue: l'enseignement, santé, infrastructure. Qu'on ne gagne plus 10 de 10, mais qu'on gagne 6 et on laisse 4 là-bas pour les investissements. Autrement il n'y a pas d'investissement à long terme.

Malheureusement il y a encore des obstacles. Je ne crois pas que la religion doive être un obstacle. C'est triste à constater, mais nous vivons un moment, où il y a des conflits religieux aussi. Qu'on appelle les choses par leur nom et qu'on accepte la réalité! La religion n'y est, en fait, qu'un prétexte, en réalité il y a d'autres intérêts. Il y a trois grandes religions, qui ont des similitudes. Ni le judaïsme, ni le christianisme, ni l'islamisme n'encouragent les gens à mentir, à tuer ou à voler... toutes les trois, elles ont les mêmes principes moraux. Quant au reste, il n'y a que des différences de pratique, du rite, des problèmes de civilisation, qui ont alimenté ces différences. Celles-ci forment des questions à solutionner, les différences de civilisation. Il faut trancher le problème de la pauvreté de certains peuples. Il est impossible, qu'il soit une différence si nette entre le Nord et le Sud. Certainement, ni ceux du Sud ne doivent penser qu'ils puissent parvenir au même niveau de développement, à la même richesse. On doit trouver des solutions en vue de décider sur ces

différences, autrement il est tout à fait impossible. Voilà combien l'Europe se lamente-t-elle d'être envahie, à cause de l'émigration, par les pauvres de l'Afrique, de l'Asie, de l'Est de l'Europe. Si on continue de la même façon, assurément on va détruire le bien-être de l'Europe aussi. Il faut trouver une variante pour que les gens restent là, dans leurs pays. Par surcroît, qu'on s'en aille là-bas, de l'Europe aussi. Il faut les aider, pas seulement découvrir à l'infini ce qu'est déjà connu. C'est ce que va, finalement, faire la globalisation. Mais il y a encore des problèmes politiques, des problèmes de ces zones ardentes, devastées par des guerres, auxquelles on doit mettre un terme.

Le terrorisme est une maladie qui nous corrompt, une maladie inoculée à nous tous. Dès maintenant personne n'est plus intangible. Malheureusement. On doit avoir un dialogue et trouver la voie la plus courte et la plus prompte pour décider les problèmes. Ce n'est pas normal qu'il y ait des conflits traînant depuis une cinquantaine d'années sans être tranchés. On parle depuis tant d'années du conflit du Proche-Orient, entre les Israéliens et les Palestiniens et on ne peut parvenir à quelque chose de palpable. Ce n'est pas possible! Il faut trouver une variante durable, une solution juste. Il y a assez de place pour nous tous et assez de ressources pour tous. Aujourd'hui on ne peut plus vivre isolé. On ne peut plus vivre dans la misère, car ta misère, à toi, elle va affecter à un certain moment données tes voisins aussi. C'est compliqué. Premièrement, il faut déceler les causes et puis leur trouver une solution. Et, les raisons une fois découvertes, on ne peut plus permettre que celles-ci soient spéculées par les malveillants. Il y a des conflits au monde, qui restent encore ouverts. Les solutions sont: la liberté, la démocratie, la vie en paix pour tout le monde. On deviendra ainsi plus fort.

Par exemple le conflit soudanais a pour cause la misère des gens. Le Soudan est un très vaste pays avec une foule de ressources; on ne peut pas exclure un pays d'un million de milles carrés

du processus de la globalisation. Au Soudan il y a assez de l'eau et on a la possibilité de nourrir pas seulement le Soudan, mais aussi d'autres pays avec moins de ressources. Maintenant le gros problème du monde c'est de pouvoir nourrir toutes ses régions. Qu'on laisse aux gens leur religion et leur culture, mais surtout qu'on les laisse se développer. Qu'on les laisse vivre comme citoyens, pas comme des minoritaires. Le problème c'est de préserver la nationalité en acceptant la globalisation. C'est ainsi qu'on doit poser cette question valable au Soudan aussi. On devrait dire: je suis Soudanais, on ne devrait pas affirmer: je suis Soudanais musulman. Au Soudan on estime que ceux qui ne sont pas des musulmans ne peuvent pas diriger le pays, car ils ne sont pas des majoritaires. Nous sommes au premier rang des Soudanais et c'est ce que devrait être l'important.

Au moment où la religion deviendra une question personnelle et pas une question de groupe, cela va signifier qu'on a laissé derrière soi une certaine époque historique. Pour l'instant la religion est spéculée en tant que problème d'un groupe social.

Nous n'avons pas célébré religieusement notre mariage. Ma femme est chrétienne et alors, nous nous sommes mariés seulement à la mairie, ce fut un mariage civil. Et c'est tout. Mes enfants vivent ici, il ne leur manque rien. Lorsqu'ils grandiront, ils vont choisir seuls la religion, qu'ils vont pratiquer. Je ne leur interdis rien. Chez nous il y a tant les fêtes chrétiennes, que les musulmanes. L'important pour eux c'est d'avoir la permission de savoir, de connaître. Pour eux c'est bien qu'il y ait de l'harmonie en famille. C'est bien pour eux d'apprendre à être bons citoyens.

Moi, je crois que l'homme doit avoir de la foi. Croire en Dieu, croire en Allah c'est la même chose pour moi, tant que la-dite religion n'encourage les mauvaises choses. Il n'y a pas de religion qui incite l'homme aux malfaits.

La misère c'est un gros problème. Les jeunes qui n'ont pas une occupation, qui ne travaillent

pas, sont de loin plus facilement à être racolés par les mouvements fanatiques. S'ils vivent normalement, s'ils apprennent, s'ils travaillent, ils n'auront plus le temps pour les extrémismes. Je ne pense pas à résoudre les problèmes de ma génération, mais je trouve que toute génération doit apporter le sien, faire donc un pas en ce qui concerne le terme des problèmes. L'erreur des musulmans fondamentalistes c'est qu'ils désirent que le monde soit dirigé seulement d'après les lois islamiques. Faut laisser le choix aux gens.

L'important c'est d'avoir l'appétit de se transformer. Ne pas refuser le changement. Ce refus a produit les problèmes qui ont érodé la Roumanie après 1990: les gens ont été surpris par le changement et ils en ont eu peur. Certaines gens ont uniquement mimé le changement, ce qui fut pire. En réalité ils ont construit des obstacles que ce changement devait surmonter. Il faut s'adapter aussi aux choses nouvelles, c'est bien important.

Moi, j'affirme que la Roumanie est sur une bonne route, car en parlant avec les jeunes, j'ai remarqué qu'eux, ils désirent le changement, ne s'agrippent pas à tout jamais à des choses vieilles. Cette façon de se cramponner trahit une maladie. Il faut avoir une ouverture, désirer le neuf. Les jeunes ont accès à un autre type d'information, pour eux le monde est ouvert. La Roumanie future est la leur. Nous, nous réalisons seulement le début du changement, le changement important ce sont ces jeunes qui vont le faire et toujours eux, qui en seront les bénéficiaires. L'espoir réside dans la génération des jeunes. C'est pourquoi je ne m'oppose pas à la globalisation et je crois qu'elle est une chose bénéfique pour l'humanité. Le dialogue des civilisations est naturel et normal. Cette ouverture-ci va être bénéfique, surtout pour la paix; j'en suis convaincu. Elle va nous obliger à faire la paix. C'est, d'après moi, l'avenir naturel.

Enregistré par Vlad Manoliu,

le 5 septembre 2004

Traduit par Antoaneta Alexandru